

JARDIN

*je berce l'image de plus en plus
aillée, sillonnée de désir*

Colin

Octobre 2023

TRIC TRAC



le bruit des choses heurtées

n°76

Comité de rédaction

Erika Beaudet
Arielle Deschatelets
Clara Dubreuil
Anne-Sophie Emond
Camille Farré
Sarah-Jeanne Gueribi
Oscar Harimanana
Nelson Étienne Holland
Thomas Lalande
Aurélie Lauzière
Frédéric Lebrun
Victor Aymé Lesage
Alix Maksymjuk
Louise Mottais
Salma-Lou Najari
Sarah Thibert
Victor Vallée

Comité d'édition

Erika Beaudet
Anne-Sophie Emond
Sarah-Jeanne Gueribi
Oscar Harimanana
Alix Maksymjuk
Sarah Thibert
Victor Vallée

Crédits photographiques

Arielle Deschatelets
Martine Lampron
Alix Maksymjuk
Alexandre Piché
Sarah Thibert

Professeur-e-s

Simon Castonguay
Christophe Charland
Martine Huot
Véronique Samson

Collaboration

Martine Lampron
Alexandre Piché

Conception graphique

Dominique Rivard

La revue littéraire *Tric Trac* est publiée par le CANIF, en association avec un comité mixte d'étudiant-e-s du profil Création littéraire et de professeur-e-s de français. Elle paraît quatre fois par année.

Tou-te-s les étudiant-e-s du cégep du Vieux Montréal peuvent soumettre des textes (créés à partir des ateliers et des thèmes proposés par le comité de rédaction, ou non). Ces textes peuvent être en prose (maximum 400 mots) ou en vers (maximum de 50 vers).

Parution du prochain numéro : décembre 2023

Faites parvenir vos textes (fichier Word) par courriel à trictrac@cvm.qc.ca.

N'oubliez pas d'inscrire votre nom, votre numéro de téléphone et votre matricule.

Le CANIF est ouvert du lundi au vendredi, de 9 h à 16 h.

Tric Trac n° 76

Volume 22, numéro 1

Octobre 2023

© Tous droits réservés aux autrices et auteurs et au CANIF,
le Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : octobre 2023

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Éditique : Communications CVM

Impression : Reprographie CVM

Ce numéro de *Tric Trac* est accessible sur Internet : cvm.qc.ca

TABLE DES MATIÈRES

notre invité

COLIN

JARDIN

SARAH THIBERT

CAMILLE FARRÉ

MARYKA B. PROULX

ALIX MAKSYMJUK

FRÉDÉRIC LEBRUN

NELSON ÉTIENNE HOLLAND

SARAH-JEANNE GUERIBI

OSCAR HARIMANANA

SALMA-LOU NAJARI

VICTOR VALLÉE

VICTOR AYMÉ LESAGE

ANNE-SOPHIE EMOND

ARIELLE DESCHATELETS

CLARA DUBREUIL

AURÉLIE LAUZIÈRE

THOMAS LALANDE

ERIKA BEAUDET

SIMON PARADIS



notre invité

COLIN

PRÉSENTATION

Ancien étudiant de Création littéraire au cégep du Vieux Montréal, Colin a publié aux éditions Poètes de brousse *La ville inquiète* (2018) et *Chant d'obstacles* (2021). Il est actuellement inscrit au doctorat en recherche-crédation, où il s'intéresse aux formes du jardin dans la littérature contemporaine.

Le 31 août dernier, Colin a généreusement accepté notre invitation et nous a offert un atelier d'écriture qui s'est transformé en un atelier de *réécriture*. Davantage une pratique créative qu'un simple thème, le jardin nous est alors apparu comme un lieu à nourrir, un endroit où peut s'inscrire le travail de la pensée. Une disponibilité dans laquelle nous placer afin de d'accueillir le désir. Nous avons, avec lui, défriché patiemment la forme du poème en prose et appris à observer l'apparition et la disparition naturelles de la parole. Nous y avons appris que les « mauvaises herbes », que l'on nomme *vagabondes*, ont, elles aussi, leur place dans le texte, et que la poésie doit rester attentive aux éléments qui sommeillent : la patience toujours guide la mise en forme de la friche. La clôture du poème n'est donc jamais définitive, puisque préserver le jardin, ce n'est pas le conserver intact. La fin n'est pas une destination tout comme le début n'est pas une origine ; ce sont des étapes dans un processus naturel où interagissent la création et la destruction, le visible et l'invisible.

Merci, Colin, de nous avoir initié à ta pratique, de nous avoir fait plonger les mains directement dans la matière du vivant et du périssable, en nous rendant davantage sensibles aux gestes et aux efforts de l'écriture.

JARDIN



JE EST UN AUTRE QUI ME VEUT FOSSILE

Sarah Thibert

Je détruit. Je est un chien qui mord et mâche mes langueurs au bout de mon corps d'argile. Il me les arrache. Ma chair n'est plus qu'une immense flaque brune crachée sur le sol. Ma colère crie le sang de ma boue et mes os se replient et je camoufle mon écoulement sous les pluies acides. Ça traverse ma peau en lambeaux, se faufile là où la fente se crée, là où la tourmente naît, là où je s'enfuit, accompli. Je nie ma rage rouge et maudis mes yeux courges qui débordent de vers perceurs et qui dégouttent dans mes veines barbelées. Tout glisse et crisse sur ma voix étreinte par le métal rouillé et il ne me reste plus que ma plainte qui s'essouffle et enfle à mesure que ma boue m'enlise et m'étouffe et sombre et fige. Je me veut fossilisé.

Immaculé.

Les fleurs pousseront sur moi, sol riche et fertile.
Mon chant se dispersera par mille aigrettes. La Bise
m'emportera vers le large et je retrouverai la mer qui
m'accueillera
les bras ouverts.

JARDINER MON APPARENCE

Camille Farré

M'occuper de ma végétation me donne de la fétuque à retordre. Je suis venue au monde dotée du pouce vert, ce qui me permet de faire pousser une quantité considérable de plantes en un temps record. Cela me réduit à couper inlassablement les mauvaises herbes, celles qui croissent aux endroits indésirables. Je pourrais les laisser s'élever, au fond de moi, elles ne me dérangent pas plus que ça. Mais en voyant les jardins bien entretenus des autres cultivateurs, je me sens bien obligée de passer un petit coup de sécateur. Je crains que mes voisins me dévisagent si j'arrête subitement ma tonte quotidienne. Ils trouveraient sûrement ma flore sale et nauséabonde. En attendant de développer un courage verdoyant me permettant de laisser pousser ma pelouse en toute tranquillité d'esprit, je m'acclimate à cette société raseuse.

Un autre embarras de paysan que je subis, c'est la formation incercible de monts et de volcans. Pourtant, j'arrose bien mes terres et je les recouvre de toutes sortes de pesticides avant la nuit pour tenter de faire disparaître toutes les bactéries indésirables. Malgré mes efforts, il arrive que deux plaques tectoniques s'entrechoquent sous mon jardin et créent l'impensable : la montagne si disgracieuse. Se pointant toujours au pire moment, elle fait de l'ombre au jardin entier. Rouge de culot et avide d'attention, elle s'étire de tout son long pour atteindre les nuages afin de recueillir de la neige immaculée. Dans ces moments-là, j'ai l'impression que tous les laboureurs me regardent d'un air désapprobateur et murmurent des insultes à travers les branches. Humiliée, j'envoie

sur le champ mes dix jardiniers escalader le volcan pour le convaincre de se calmer. Il arrive, à la suite d'une délibération épineuse, que cette immense atrocité entre en éruption. De la neige jaillit alors de ses parois internes et de la lave écarlate sort par jets du cratère en éclaboussant tout sur son passage.

PARASITE ? NON, PARASOL

Maryka B. Proulx

Au moment de la varicelle,
les boutons cerises turlulu,
l'inflammation citron mangue l'orangerie jamais due.
Tout se pogne et se tord ; des nœuds
dans le ventre d'armoires oisives
on range leur jupe pour qu'elles restent belles.

Des perles violettes sur mes fesses,
filles de la sueur et du plaisir ;
La peau des feuilles ne supporte plus
elle non plus, l'humidité.

La bride sur le cou, ils épouvantent
les pogos matelassés de grains,
les fantômes boule de guimauve chocolat gazon.
Un zeste de septembre acide ; nos tendresses confitures
contaminées, dans un plat Ziploc, je les congèle
jusqu'à ce que le deuxième printemps nous revienne.

Il se plie il se tient
à la vue des gens dont on ne voit plus un bout de sein.
Il se transforme il résiste,
mais il perd son érection.

Baiser de cerf-volant, poudre de bêtises molles
à jamais le beau temps,
mon amour-parasol.



INTERNÉE ENTRE LES MORTS

Alix Maksymjuk

Carcasse à peine plus chaude qu'un œuf, abandonnée au profond des fuites d'automne entre les conifères. Autour de sa tombe peu creusée, les feuilles d'érable s'échangent des bribes de soleil et l'eau de vitraux coulants. L'électricité statique chaude envahit leurs veinures écroulées. Le souffle rauque parsemé de liturgies sanglantes, passagers globuleux entre ses lèvres, la carcasse s'achève en oisillon mort-né. Elle s'essouffle, putride, ses vêtements sauvages sèchent sous ses viscères carnivores, arrachant sur son passage des moignons veineux de fourmis. L'orangé des tempêtes la bénit de son sceptre d'or et de bonté. L'amour est un réceptacle à sa honte de vivre dans ses bras mal assortis.

La carcasse rejette ce qu'elle a de ventre, elle en vomit l'hiver. Trempée de grisaille, elle grisonne, se replie sur ses tripes mal divorcées, remballé ses bagages. Dormir dans l'immobilité du sang des nouveau-nés. Les os de la carcasse n'ont qu'une porte de sortie ; les moisissures bleues croulant sous une neige dévastée par des deuils d'un autre temps. Ses ligaments se détricotent sans dire au revoir. Enivrée par les cristaux cicatrisés à ses peaux de givre, la carcasse rêve d'ailes brisées, de sauvageries enchantées.

TITRÉ À TORT

Frédéric Lebrun

mais tu fréquentes	les jours	bien que
ailes	manquent à	ta vie ne prend sens
qu'à travers ton	poème	à jamais
être	fût-il	si
sans courage		difficile
	de vivre comme	
je		enterré
n'a tué	personne	d'autre
que lui	emprunt digital	ou de ma main
ceci dis-le	perdre c'est	me retrouver
à genoux	le monde	est si
		grand

LE JEUNE PRÉDIT L'EFFONDREMENT DES POPULATIONS

Nelson Étienne Holland

Qu'il se fige sur place oui, qu'il utilise sa paume en pelle et qu'il enterre son cerveau dans le sable, tout autour se fondra alors, mais décadence ne lui sera pas imposée, l'humiliation d'être présent pendant la chute lui sera évitée. Jouir ne vaut rien si ce n'est pas avec lassitude, dans une orgie de fin d'Empire.

Le couple d'un soir qui s'engueule de plaisanteries, comme deux vieux amis.

« Nonon j'ai pas envie de grimper la grosse clôture avec les piquets. T'imagines on s'empale là-dessus ? »

À force de longer la clôture, une brèche se présente. Les tombes sont classées en rangées, alignées sous la lune et sa lumière tamisée par les nuages. Une butte de terre et le trou fraîchement creusé à côté. Dans le noir, la fosse est abîme, trou noir insonore.

– Moi j'ai peur de l'intelligence artificielle, plus que de la mort je pense.

– Uh-huh ouais...

Ils aboutissent sur une dizaine de mausolées.

– Imagine on te met dans une maison quand t'es mort.

– Ouais.

Les deux regardent ailleurs, se déshabillent, s'étendent nus sur le vieux béton des marches du mausolée, la pierre rugueuse brouille les peaux.

Pas deux âmes qui s'aiment, mais deux corps qui veulent bien essayer de s'accoupler, pas assoiffés de vie devant la mort, mais ennuyés dans leurs gestes ; l'affaissement partiel dans le boiteux et saccadé de la branlette. Les mains qui frôlent les zones érogènes par réflexe.

Et l'équivalent historique des deux jeunes amants ; le fermier du XVII^e siècle rentre de ses noces, sort son pénis bandé dans l'ignorance et tasse la broussaille des poils pubiens de sa Fille du Roy pour jouir au moment de l'insertion.

Ainsi ont vécu ses ancêtres.

Il s'agenouille et demande cette simplicité, qu'on la lui donne, qu'il soit maître des cons arriérés de Maria Chapdelaine et qu'il puisse dominer toutes ses interactions sur Terre.

Il monterait la femme sans avoir honte de son éjaculation précoce, oui, vantant plutôt la virilité de son enthousiasme. Une rébellion contre l'émasculatation qu'il respire maintenant avec les robots et leur victoire nette sur lui et l'humanité. Les vivants connaissent la honte de respirer, de flancher, de mourir sous des coups, d'oser émettre un raisonnement imparfait ou attardé. Face à leurs muscles en rubans se perche le robot : l'être humain perfectionné ; sa connaissance, sa créativité maintenant, son éternel, son infini, son asexualité. Le jeune et ses compagnons humains s'isolent et se recroquevillent en un bercement contre la peine.

La honte, encore, en vague émotive, irrationnelle. Les pieds se tendent en spasmes, les mains tremblotent, la chair grisonne avant de se décomposer faible et impertinente.

DIEU NE VEUT PLUS ÊTRE DIEU

Sarah-Jeanne Gueribi

Je saupoudre un miroir concassé sur mon plan d'oseille, car je n'ai plus d'engrais. Étendue, je m'imbibe de tout ce qu'il a reflété. Il me partage ses souvenirs : une femme qui s'admire dans son reflet, deux tourtereaux heureux arrosant leur potager. Combien d'années cela fait-il que les mois se succèdent ? La poudre s'entête à me tripoter. L'écriture est affamée. Elle déballe un cadeau et le ruban scintillant se mélange à mes tissus humides. Mes muscles glissent hors de moi, histoire de laisser place à quelque chose de mieux. Sang, salive, urine. J'ignorais que j'aurais à nager pour mourir. Il est faux de croire que la mort ne nécessite pas d'entretien. Je plains Dieu de ne vivre que pour nous égorger. Je demande pardon à maman pour les vergetures que je lui ai vainement causées. Le verre me transperce comme le tronc d'un arbre s'élève de la terre.



PAMPLEMOUSSE

Oscar Harimanana

C'est ainsi que l'histoire se termine : mon reflet sur la vitre, les arbres qui défilent à travers la fenêtre, la femme qui chante *love, love, love* à la radio. Le jeu des questions pour passer le temps, bien qu'on connaisse les réponses de l'autre par cœur. *Quelle est ta couleur préférée ? Comment s'appellent tes parents ? Birthday boy* sur son chandail, le gâteau surprise que j'avais préparé sur le siège arrière. Une fois arrivés, joyeux anniversaire comme une prière jusqu'à ce que tout le monde soit fatigué de chanter, puis sa tête sur mes genoux, ses cheveux entre mes doigts. J'aimerais pouvoir dire que c'est là toute l'histoire, mais nous savons bien qu'il n'y a pas de fin douce pour les femmes qui perdent la tête, alors pourquoi s'acharner à mentir ? Reconnaissons. C'est ainsi que l'histoire se termine : mon reflet sur la vitre, mes cernes, mes angoisses. Les arbres morts. La radio qui grésille. Le souvenir des dernières semaines, du parfum inconnu sur ses vêtements, de ses soirées tardives au travail. *Je suis désolé, désolé, désolé* comme une prière jusqu'à ce que tout le monde soit trop fatigué d'entendre les excuses. Le gâteau comme une bombe sur le siège arrière. Le jeu des questions, dernière chance pour me faire changer d'avis. *Où étais-tu passé, toutes ces soirées, toutes ces nuits ? Qu'est-ce qui te ferait tellement mal que tu en mourrais ? Un rire maladroit, qui en déclenche un autre. Tu veux me tuer à ce point ? Pas de réponse, un rire incertain. Une anecdote d'enfance qu'il a mille fois répétée, tentative vaine de détendre l'atmosphère. Tu sais, quand j'avais huit ans* — Toujours les mêmes histoires, toujours les mêmes mensonges. Joyeux anniversaire ! Un beau gâteau au pamplemousse. Le jeu

des réponses. *Rouge. Phillippe et Françoise. Je suis désolé, désolé, désolé. Tu sais, quand j'avais huit ans, j'ai failli mourir, j'ai mangé du pamplemousse par accident, on a dû m'emmener à* — Sa tête sur mes genoux, ses cheveux entre mes doigts, le gâteau à peine entamé sur la table, pamplemousse dans la gorge enflée de celui qui prétendait m'aimer. *Je suis désolée, désolée, désolée* comme une prière, mais c'est trop tard, les bougies sont soufflées, la fête est finie, je tue tout ce que j'aime. Je cherche mon reflet sur la vitre et je ne trouve que la nuit.

MARIE

Salma-Lou Najari

*quand je suis née, je ne respirais pas
mon père a pleuré ;
mes poumons et mes côtes faisaient les bons gars
pas d'alcool pas de tabac*

une des côtes qui se soulève quand je respire
percera mon poumon
comme on perce un ballon de fête
trop vieux
quand il ne reste plus au plafond

Notre-Dame
Sainte Vierge
Marie de Nazareth
un amalgame de valeurs frigides
on les braille divines
la vierge la blanche la pure
réchauffez-la
elle a froid

la côte qui me percera le poumon
imite mieux ce portrait de marbre
que toutes les femmes que je connais
ma mère a la chair chaude
ma grand-mère a les mains douces
ma tante a les yeux verts
et ma cousine joue de la batterie

les deux sexes ont des côtes de marbre
paires de glaces

vingt-quatre aiguilles
qui nous perceront les poumons à tous
quand nous oserons respirer trop fort
et déroger à notre rôle
de fille ou garçon

je vis encombrée d'une cage qui me protège
il y a les côtes sternales, les fausses côtes et les côtes
flottantes
je leur donne
à chacune
mon amère bénédiction
et je les maudis

je mourrai en blasphème

percez-moi
que j'aille la rejoindre
Notre-Dame
Sainte Vierge
Marie de Nazareth
un amalgame de valeurs frigides
on les braille divines
la vierge la blanche la pure
percez-moi
et je la réchaufferai

on a froid

D'UNE B.M. EN SPITROAST

Victor Aymé Lesage

Ça se génocide à grands coups de latte à bourgeois qu'on brûlerait en se donnant la main, ça irait mieux se flarter à deux que de racheter l'atébourges à feu sauvage sur la porte à clef de char qui mangent leurs frettes, les classes sociales servent à mieux se sentir au sein d'une peau à furoncles ambulants léchant les pores sales d'une itinération de B.M. en spitroast avec un lézard pis mon père s'est dit à deux milles quatorze boules de plomb, chargées dans des cagnors ; ces zouaves s'encrissent des plaies à pleurs comme un médiart se plaint de son salaire sert à se réintégrer dans une orgie de cadavres réservée aux vivants sur la plate à marteler le crâne d'un con a porté plainte au criminel, l'on préfère le passer à la mandoline ne chante plus ses pleurs chagrinent :

– Coupes-tu donc ta main, encore ?

C'est tannant de bourg à pied, mange-moi, encore, les boutons du singe servent de vote pour se crisser en feu devant une Cadillac de bus à bétail s'entretenant avec le coït d'entrepeau se pend par les veines de ses coups gonflent les couleurs par un châssis de peau animale que j'ai violé une nonne sur pornhub à porte misère achetable, écoresponsabilité d'un été de clefs à la ruer de coups, c'est probablement la chose la plus plaisante, c'est probablement l'entendre crier, c'est probablement se sentir acheté par les poils de sa barbe, c'est probablement hypothéquer sa civilisation aux couilles suantes de la banque, c'est probablement s'enchaîner soi-même dans les mots et se laisser tomber un piédestal servant de

fabrique humaine à deux ou trois gaz, c'est mieux qu'une poignée de main dans la gorge préraclée d'un cancer qui prit les lueurs de mes sentiments sont allés dans la bouche d'un serf jeté en hère sur le haut d'un sexe périmé, pawné à l'ail, il s'exprima ainsi :

– Stracta touille d'ébénisse clac t'emprunt qu'à récré à feuilles sautant sur la tombe d'un phasme enterré, cet éclore crispé dans une trompette de Fallope jouant une aire de parking cesse ainsi de respirer.

Et on lui répondit ainsi :

– Les droits humains sont des débats électoraux.

Mais l'églorderie de sa présence se pencha vers ceux préférant s'énorgueillir dans ce qu'on appelle la belle écriture n'est que mortes figurations se servant de mots sans âme pour écarquiller son sexe et le servir au gouvernement, sur un plateau d'argent, bien évidemment.

FLOTTER PRÈS DES ÉTOILES

Anne-Sophie Emond

C'est le sixième jour de suite que je passe chez maman à me faire border sur les mêmes histoires de fées et de princesses que je connais par cœur, mais je la supplie de me les lire encore parce que ça me réconforte, s'il-te-plaît maman, juste une autre, s'il-te-plaît, je vais me calmer, elle claque la porte et me laisse seule dans le noir de ma chambre.

J'ai sept ans. Je fais semblant de dormir sur le siège arrière de l'auto en revenant de chez ma tante. Papa sait que je ne dors pas, il me flatte les cheveux, me prend dans ses bras, me transporte à mon lit. Je profite de chaque seconde à ses côtés, mon cœur se réjouit de sa main chaude sur mon cou et de son bisou sur le front. Il laisse la porte entrouverte et la veilleuse allumée. J'ai peur du noir et il le sait. Il reprend sa voiture, j'entends ses pneus l'emmener loin de moi, vers une vie dont je ne fais pas partie.

Je veux être la fée voleuse qui vole des souvenirs et qui redonne des enfances. Mes ailes de fée me propulsent au-dessus de la ville, où j'oublie ma vie de fée qui torche ou qui se torche le samedi soir, je m'envole jusqu'aux nuages pour flotter près des étoiles. Je vole au-dessus de Montréal, sur les toits du centre-ville, dans les maisons des riches capitalistes et je fais un tour dans les friperies du Mile End, jusqu'à St-Viateur, où je vole un bagel.



APARTÉ BOTANIQUE

Arielle Deschatelets

L'air bourdonne
Empli d'une cacophonie monotone

Il fait lourd
Lourd d'espérances douloureuses

Je suis tout à l'envers
Une terre en jachère pas prête à porter de récolte

J'entends la menace d'un pesticide
Mes pas rapides se transforment en course maladroite

Je trébuche sur mes propres racines
Je m'emmêle dans une crise enflée

Fuite à travers un champ de tournesols qui me scrutent
Les plantes savent que je me sens piquante comme de l'ortie

J'essaie de contempler le soleil
Il ne se laisse pas faire et m'aveugle
Désorientée je conserve tout de même mes yeux grands ouverts
pour absorber de la lumière

De grosses larmes sucrées coupent mes joues
Ma face devient collante

Une abeille vient s'y poser
Comme pour me butiner
L'insecte finit sa vie collé à ma tempe

Je fouine je fouille
Follement je fabule fulminante de fraîcheur
Finalité fébrile
Suis-je futile ?

Non
Je serai la première à transpercer la neige
Fleur forte emplie de vivacité colorée

NOTRE-DAME-DU-SAINT-SOLEIL

Clara Dubreuil

Notre-Dame-du-Saint-Soleil
Pleure nos rêves en couleurs
Ses cendres chaudes
Caressent nos ivresses corallines

Là-bas tu microdoses l'amour
En cueillant les écueils de rire
Tu récoltes les bourgeons arides
Et craches des baisers de vide

Tu brûles inégal
Sous les rayons X de la lune
Tes plaies fraîches comme le lichen
Saignent sur les galets

Tu pries entre deux éclats de brume
Pour te redonner espoir
Sous ton corps dentelle
Se cachent tes racines tempérées

Sous les étoiles
Porteuses de cris barbouillis
Je vois tes larmes rosées
Qui portent dans leur flot
Tous tes souvenirs oubliés

LE SANG DU LAVABO

Aurélié Lauzière

Mes cheveux devenaient rouges, le rouge des cheveux acharnés. Je coupe, je cache, tout s'enfuit. Dans le sang, le robinet est plein de preuves. Je ne veux pas que mamère le sache. Mais le drain ne m'amenait jamais chez le coiffeur et elle les coupe aussi. Les taches de sang, lourdes et frustrées, je les fais disparaître. Sans qu'elles ne soient comme avant, tant espérer les sauver.

Si je pouvais ? Coupe. Coupe. Et je peux. Coupe. Ça tombe en rafales, lourd, sur le sol. Ça jonche etpique dans mon dos. Comme je suis belle ! Mon reflet sourit, elle a les cheveux mutilés et rit. Et lesang coule lorsque maman pleure. J'aurais voulu qu'elle n'en sache rien...

DIFFÉRENT INCONFORT

Thomas Lalande

Great Lakes St. Lawrence Seaway Development Corporation.

Leur fleuve a l'air d'être dans le trafic. L'écluse est levée pour la prochaine heure. Son ombre a l'air brûlante de soleil. Les sueurs de mon dernier rhum s'évaporent sur mes joues. Tout m'est inconfortable. Me voilà, assis à regarder passer le courant, à l'assommer à coup de galets, à voir chaque vague se laisser choir sous son linceul d'écume. Un éclusier me bloque le chemin, me crache un anglais à faire rebondir sa moustache. Je crois qu'il me dit que tout ce flot ira mourir en Ontario. Les cadavres qu'il transporte seront déchirés par les cargos. Ça coule entre deux terres étrangères. Ça coule ; le sang pompe ma migraine. Ça bout ; je ne vois pas de l'autre bord de l'eau. L'air est en ébullition et sa vapeur sent la boucane, le vieux mégot. J'essaie de boire le brouillard, de l'entasser dans mon crâne pour diluer l'horizon. Dans la houle, toutefois, lorsqu'on plisse les yeux, on croirait voir les lèvres d'une femme. Et moi, l'unilingue, qui n'ai qu'une langue pour aller y goûter, j'ai envie de partir. Et moi, le damné loin de chez lui, je m'ennuie du climatiseur. Mais chez moi, il me semble, les néons menacent de nous couler sur la tête, la fumée se liquéfie dans notre cerveau. Mon pays a des frontières de gyproc et l'isolant sucré qui moisit de l'autre côté cryogénise tous ses cadavres. Un grand érable pousse dans la cour et empêche la lumière de dévierger la fenêtre givrée. Les poux s'éclatent dans des pubis fleurdelisés, les seules couvertures. Tout m'est inconfortable. La fumée secondaire de leurs grands foyers aura beau m'intoxiquer, leur fleuve, de son flux, aura beau me saouler, je resterai

assis ici à attendre que le pont baisse. Et quand j'aurai tout expiré, que tout arrivera à expiration, je crois que l'éclusier aura bien eu le temps de se noyer.

GRINDADRÁP

Erika Beaudet

Les montagnes surmontées de brumes grisâtres

Les vallées, vides, silencieuses

N'ont rien dit pendant quatre-cents ans

C'est là où la fin monte à la tête et ne veut pas nous libérer,
là où l'on voit notre commencement et notre finalité
simultanément, c'est là où les esprits se donnent à l'eau
et implorent les ailes de feu de leur donner le savoir de
l'heure, le savoir de la minute ; devenir ce qui existe aux
yeux fermés du jour qui se cache derrière les glaciers.

Que des hommes sans jardin.

Quand le château de sable s'est fait adoucir par la marée,
mariant cyan et saphir, des rivières de sang se sont
formées sur mon corps vétuste. Les gardes de mon cœur
ont pris congé pour que les corbeaux s'envolent, devenant
oiseaux de paix au soleil.

La mer a laissé ma cage thoracique vidée,

A cédé le corps aux frères et aux sœurs

Me donnant à l'infini bleuté

À la surface de l'océan

Flottant encore

Et toujours.

L'astre qui brûle ayant donné,

Les cétacés ne vivent désormais que la nuit

Et craignent les centenaires affamés

Et craignent les courtes heures de ciel couleur mer.

SOLITUDE DES OMBRES

Simon Paradis

Appel

Derrière la fabrique une école s'élève.
J'atterris dans la cour et j'entends la cloche. C'est l'appel de la grive des bois.
Ou peut-être le chant de la main coupée.
Ou l'espace qu'ouvre la bouche qui n'a pas d'origine. C'est l'appel du ciel. Une ombre m'aspire.

Écho

Il y a dans l'étrange une ouverture. Deux points à partir desquels s'élève le sol : j'y cultive une langue passive. C'est l'appel de la main coupée. C'est l'origine qui n'a plus de bouche pour crier, c'est l'ombre qui offre un peu de répit à ma peau. L'écho rappelle la cloche.

Dormance

L'ombre est une manière de se déprendre de sa peau. Derrière l'école une fabrique où j'apprends à me poser sur la branche. Où ma bouche ouvre et ferme mes yeux. C'est la cloche étrange qui chante dans la langue de la terre. C'est le sol où j'ai gravé son nom. Où j'ai planté le ciel.

Réponse

Ouvrir sa peau, c'est une manière d'atterrir en soi. C'est poser sur la branche des mots plantés dans la langue. C'est se déprendre de la cloche étrange. Mon ombre m'appelle ; je lui réponds : je t'ai gravée tout autour pour que tu puisses un jour me ramener là où l'alpha et l'oméga fusionnent et renaissent en toi.



5 juin 1923

[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci : Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur ? [...] C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu. Il ne s'agit pour moi de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers ou en prose.

Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et qui a nom : Tric Trac du Ciel.

- Antonin Artaud



le bruit des choses heurtées